

—Non, Mlle de Penhoët n'est pas encore venue nous voir, répondit Jeanne, mais nous l'attendons d'un jour à l'autre.

Mariana réfléchit. Ce nom n'était certainement pas prononcé devant elle pour la première fois ; cependant, elle n'y rattachait aucun souvenir précis.

—Au fait, continua la fillette, n'avez-vous pas été en pension chez les dames de Saint-Joseph ?

—Non, répondit Mlle de Sainclair ; c'est ma cousine Carmen de Kerlor qui a été à Quimper ; moi j'ai fait mes études chez les sœurs de la Miséricorde, à Châteaulin.

—Ah ! murmura la fille du notaire, je confondais . . .

—Pourquoi ?

—Parce que Mlle de Penhoët a été au même couvent que Mlle de Kerlor.

Mariana eut un mouvement de surprise.

Elle se rappelait maintenant que Carmen lui avait parlé de Mlle de Penhoët ; mais il y avait déjà pas mal de temps de cela.

Comment les jeunes filles s'étaient-elles retrouvées ?

Dans l'esprit inquiet et ombrageux de Mariana, une anxiété passa comme un éclair.

Elle fut incapable de raisonner et de se demander pourquoi elle pressentait un danger ; mais elle dit à son élève :

—N'est ce pas chez Mlle de Penhoët que Mme Nerville a accompagné M. Kerlor et sa sœur ? . . .

—Le jour où il y a eu ce terrible orage ?

—Oui.

—Justement . . . maman est revenue dans la voiture de monsieur le comte.

Les regards de Mariana étincelèrent.

Mme Nerville avait conduit Georges auprès de cette jeune fille qui était belle, qui était malheureuse, qui était orpheline !

Était-elle aussi jolie que le disait Jeanne, cette énigmatique inconnue ?

Puis une autre question préoccupa Mariana. Elle se demanda par suite de quelle coïncidence elle avait rencontré La Limace sortant précisément de la maison habitée par Mlle de Penhoët.

L'imagination fertile de Mlle de Sainclair vagabondait en mille conjectures.

La petite Jeanne Nerville n'avait plus rien à dire au sujet de Mlle de Penhoët ; l'institutrice ne voulut pas éveiller chez l'enfant l'ombre d'un sentiment qui ressemblât à la défiance, et se garda de poser la moindre question insidieuse.

Mariana et Jeanne continuèrent leur promenade.

La fillette désignait l'emplacement des monuments ; et l'institutrice, qui connaissait à fond son histoire de Bretagne, entretenait son élève des souvenirs se rattachant à la vieille cité brestoise.

Evidemment, Mlle Nerville s'inclinait respectueusement quand elle entendait nommer Simon de Monfort, Beaumanoir, la reine Anne, et d'autres personnages illustres ou poétiques ; mais elle écoutait distraitement, un peu ennuyée de voir dégénérer en cours d'histoire cette promenade qui devait être une récréation.

La fillette s'occupait plus volontiers des petits incidents de la rue et ses yeux s'arrêtaient complaisamment sur les étalages de boutiques.

Nous devons ajouter que Mlle de Sainclair débitait sa conférence d'une voix un peu monotone. La jolie fille était de plus en plus préoccupée, car décidément Jeanne lui avait fait entrevoir des éventualités qu'elle jugeait menaçantes.

Mariana commençait à se demander si elle n'avait pas commis une lourde faute en quittant Kerlor aussi promptement.

Georges, si affectueux, quand il était arrivé chez le notaire, avait paru froissé quand il avait appris qu'elle ne voulait pas rentrer au château.

Suivant Mariana, cela prouvait qu'elle n'était pas indifférente au jeune homme ; mais elle devait compter avec l'orgueil de M. de Kerlor et ne pas l'exaspérer.

Sans faire preuve d'un maladroit empressément, il lui était nécessaire d'agir : Mlle de Sainclair résolut de se rendre au château pour la visite promise à la comtesse de Kerlor dans les premiers jours de la semaine suivante.

—Voici l'église Saint-Louis, s'écria Jeanne ; voulez-vous que nous entrions, mademoiselle ?

—Volontiers, répondit Mariana.

L'institutrice et son élève examinèrent le chemin de la Croix, les tableaux, la chaire, le maître-autel et les vitraux.

La fillette, en enfant pieuse, s'agenouilla pour faire une courte prière ; Mariana s'empressa de l'imiter et prit une attitude édifiante, quoique sa pensée fût bien loin.

Cependant Jeannette n'était pas aussi recueillie qu'elle paraissait ; elle regardait les rares fidèles qui se trouvaient dans l'église, et chaque fois que la porte s'ouvrait, l'enfant tournait la tête.

Soudain, Mlle Nerville eut un léger battement de mains, malgré

l'austérité du lieu ; le cortège d'un baptême pénétrait dans une chapelle latérale.

Jeanne reconnut la marraine ; c'était la fille d'un avoué avec qui Maître Nerville entretenait de fréquentes relations.

L'élève de Mariana gagna la chaise qui était à sa gauche, c'est-à-dire du côté où se passait la cérémonie, puis elle continua son mouvement en dépassant successivement tous les sièges ; elle arriva enfin tout près des invités et put échanger un sourire avec la marraine.

Captivée par le spectacle qu'elle avait sous les yeux, Mlle Nerville oubliait totalement son institutrice.

Mariana, très absorbée dans ses pensées, ne s'aperçut pas tout d'abord de l'éloignement progressif de sa jeune compagne, mais elle eut un mouvement de surprise quand elle le constata.

Elle ne tarda pas à se rassurer en découvrant Jeanne qui regardait le baptême et elle allait rejoindre la petite curieuse, quand une voix murmura :

—Je vous en prie, mademoiselle . . . Donnez-moi une minute ! . . . Rien qu'une ! . . .

Mariana tressaillit. A côté d'elle, derrière un pilier, se tenait Paul Vernier.



Ses yeux s'écarquillèrent et il jeta un cri d'allégresse. Les billets étaient là.
Page 380, col. 1

Très pâle, le sculpteur la suppliait du geste.

—Vous ici ! dit Mlle de Sainclair.

—Pardonnez-moi, reprit l'artiste, je voulais vous revoir.

—Vous me suiviez donc ?

—Eh bien ! oui, depuis plusieurs jours, j'épiais l'occasion de vous rencontrer et de vous parler.

L'institutrice jeta un coup d'œil vers la nef opposée.

Jeanne n'avait pas fait un mouvement.

—Monsieur, répondit Mariana, je n'ai pas oublié le service que vous m'avez rendu ; mais je vous verrais avec peine en abuser pour jouer un rôle indigne de vous et de moi.

—Pourtant vous ne me haïssez pas ?

—L'étrange question ! . . . Ne vous ai-je pas dit que vous aviez droit à ma reconnaissance . . . Si j'avais oublié l'aventure de Kernéis, la mémoire me serait revenue tout à l'heure, car j'ai aperçu aujourd'hui le misérable qui voulait me tuer.

—Il vous a menacée de nouveau ?

—Non, rassurez-vous . . . je n'ai eu besoin d'appeler à mon aide aucun autre chevalier errant . . . Du reste, au prix où ils semblent mettre leurs services, laissez-moi vous dire qu'un héros suffit.

Il eut un mouvement comme si ces paroles l'avaient blessé au plus profond de son être. Cependant il reprit :

—Mademoiselle, vous ne m'aviez pas défendu de vous voir.